

REVUE DE PRESSE

LE THÉÂTRE 14 PRÉSENTE

PERSONNE

Du 9 au 27
janvier 2024

Texte
Gwenaëlle Aubry

Adaptation
Sarah
Karbasnikoff

Mise en scène
Elisabeth
Chailloux

Avec
Sarah
Karbasnikoff



THÉÂTRE 14

Théâtre de la Ville
PARIS

20, avenue Marc Sangnier, 75 014 Paris
Métro 13 Porte de Vanves | Tram 3 Didot
Theatre14.fr | 01 45 45 49 77

Télérama Le Monde

PARIS

Contact presse :

Dominique Racle, dominiqueracle@agencedrc.com

FEUILLE DE PRÉSENCE

PRESSE ÉCRITE

Béatrice BOUNIOL, LA CROIX

Joëlle GAYOT, LE MONDE

Jean-Pierre HAN, THEATRE(S)

Armelle HÉLIOT, LA TRIBUNE DIMANCHE + MARIANNE

Anaïs HELUIN, POLITIS

Anthony PALOU, LE FIGARO

Fabienne PASCAUD, TÉLÉRAMA

Gérald ROSSI, L'HUMANITÉ

PRESSE WEB

Laurence CARON, CE QUI EST REMARQUABLE

Gilles COSTAZ, WEBTHEATRE

Bruno FOUGNIES, LA REVUE DU SPECTACLE

Véronique HOTTE, HOTELLO

Pierre LAURET, SNES

Mahtab MAZLOUMAN, ACTUALITÉ DE LA SCÉNOGRAPHIE

Marie-Céline NIVIÈRE, L'OEIL D'OLIVIER

Marie PLANTIN, SCENEWEB

Brigitte REMER, UBIQUITÉS CULTURE

Monique SUEUR, SYNDICAT DE LA CRITIQUE

Jean -Pierre THIBAUDAT, BLOG BALAGNAN

PRESSE AUDIOVISUELLE

Charlotte BIBRING, FIP

André MALAMUT, RADIO SOLEIL

SOMMAIRE

PRESSE ÉCRITE

LA TERASSE, 17 décembre

L'HUMANITÉ, 12 janvier

POLITIS, 14 janvier

PRESSE AUDIOVISUELLE

RADIO FIP, 19 janvier

PRESSE WEB

WEBTHEATRE, 10 janvier

UBIQUITÉS CULTURE, 10 janvier

SCENEWEB, 11 janvier

L'ŒIL D'OLIVIER, 11 janvier

SNES, 11 janvier

HOTTELLO, 11 janvier

LE JOURNAL D'ARMELLE HÉLIOT, 15 janvier

CE QUI EST REMARQUABLE, 17 janvier

FRICTIONS, 17 janvier

LA REVUE DU SPECTACLE, 17 janvier

ZONE CRITIQUE, 19 janvier

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - AGENDA

**Dans « Personne » mise en scène
par Élisabeth Chailloux, la
comédienne Sarah Karbasnikoff
s'empare des mots de Gwenaëlle
Aubry**



**THÉÂTRE 14 / TEXTE GWENAËLLE
AUBRY / MISE EN SCÈNE ÉLISABETH
CHAILLOUX**

Publié le 17 décembre 2023 - N° 317

Seule sur le plateau du Théâtre 14, mise en scène par Élisabeth Chailloux, la comédienne Sarah Karbasnikoff s'empare des mots de Gwenaëlle Aubry. Elle fait théâtre du roman-abécédaire dans lequel l'autrice tente de dresser le portrait de son père.

Publié au Mercure de France, lauréat du prix Femina en 2009, le roman de Gwenaëlle Aubry est aujourd'hui porté au théâtre par Sarah Karbasnikoff et Elisabeth Chailloux. « *Dans Personne, l'autrice parle de son père bipolaire, explique la metteuse en scène, un homme avec autant de visages, autant de masques qu'il y a de lettres de l'alphabet. Et derrière les masques, les pelures, comme pour Peer Gynt, un vide vertigineux...* » Faisant s'entremêler les mots de Gwenaëlle Aubry et des fragments d'un texte autobiographique écrit par son père avant sa mort, « *Personne est à la fois une enquête, un chant d'amour, un dialogue entre un père et sa fille, et un impossible portrait à mettre en scène* », poursuit Elisabeth Chailloux. L'ancienne co-directrice du Théâtre des Quartiers d'Ivry a pourtant relevé ce défi. Elle propose, avec son interprète, un théâtre d'ombres dont la voix unique se dédouble pour tenter de cerner « *un homme étranger au monde et à lui-même* ».

Manuel Piolat Soleymat

« Personne » d'Elisabeth Chailloux : la vie furieuse d'un mouton noir mélancolique

La mise en scène inventive et subtile d'Elisabeth Chailloux donne au texte de Gwenaëlle Aubry, « Personne » une force que Sarah Karbasnikoff traduit sur scène en ondes de sensibilité.

humanite.fr

Mise à jour le 12.01.24 à 13:39

[Gérald Rossi](#)



Sarah Karbasnikoff, seule en scène, a aussi participé à l'adaptation du roman.

©Nadège Le Laisses

C'est d'abord la voix d'Antonin Artaud que l'on entend. Tirée d'un enregistrement crachouillant qui fleure bon le passé. L'écrivain, acteur, théoricien du théâtre... est mort en 1948, à l'âge de 51 ans, dans une chambre de la clinique psychiatrique d'Ivry-sur-Seine. Ce choix n'est pas hasardeux. Parce que le voile de la folie, du dérangement mental, plane sur cette toute nouvelle création que signe [Élisabeth Chailloux](#). En ce début d'année, elle met en scène « Personne » un texte de Gwenaëlle Aubry dans lequel l'autrice se fait la porte-parole des écrits de feu son père, imprévisible et bipolaire.

En partenariat avec le Théâtre de la ville, le Théâtre 14, dirigé par Edouard Chapot et Mathieu Touzé (ce dernier proposera dès le 27 février sa version des Bonnes de [Jean Genet](#)) accueille ce « Personne » qui se déploie comme un abécédaire un brin fantastique. Ce roman, explique Élisabeth Chailloux, « *contient les fragments d'un texte autobiographique écrit par le père avant sa mort. J'ai été saisie par l'histoire de cet homme issu d'une famille bourgeoise, avocat, professeur de droit à l'ENA...* »

Une forme qui permet toutes les fantaisies

Elle ajoute que c'est « *à la fois une enquête, un chant d'amour, un dialogue entre un père et sa fille, et un impossible portrait à mettre en scène* ». Et cependant, l'ancienne directrice (avec Adel Hakim), du [Théâtre des quartiers d'Ivry](#), parvient à donner vie et chair à cette existence malmenée. Sa mise en scène est fluide, aérienne, presque minimaliste ici, avec quelques sièges, un micro sur pied, un carton de déménagement, et des projections de mots.

À l'intérieur de ce dispositif, [la comédienne Sarah Karbasnikoff](#) passe d'un personnage à l'autre, du père à la fille, de James Bond à Jean-Pierre Léaud, en passant les mots Disparu ou encore SDF. Le jour de ses trente ans, Gwenaëlle Aubry a droit à un triste cadeau : « *Mon père a disparu il est parti pieds nus.* » Et l'on devine que l'on s'approche de la fin de l'histoire. Même si « Personne » n'a pas pris la forme d'un récit linéaire et autobiographique. La forme abécédaire permettant en fait toutes les fantaisies, ce que le roman autorise lui aussi.

Avec tendresse, lucidité, parfois un peu de rage ou encore de bonnes doses d'humour, c'est le parcours intime d'un homme dépassé par ses rêves, ses envies, ses fantasmes qui se dévide, comme le ferait une ficelle échappée d'une pelote. Sans espoir de la rattraper vraiment. À la mort du père, on a trouvé un manuscrit enfermé dans une chemise cartonnée bleue sur laquelle il avait écrit en titre : « Le mouton noir mélancolique » suivi de « à romancer ».

Ce qui fut fait. Comme en respect de dernières volontés. Pour autant, précise l'autrice, « *personne n'est pas mon père, il est ce qui, de lui, est devenu sonore. Le reste appartient au silence. Car ce qu'on ne peut chanter, il faut le taire* ». Donc, pas de voyeurisme sensationnel dans cette histoire. Juste l'image lumineuse d'un inconnu, porté par ses propres jambes bien plus loin qu'il n'aurait sans doute voulu aller.

« Personne » d'Élisabeth Chailloux, jusqu'au 27 janvier, Théâtre 14, 20 avenue Marc Sangnier, Paris 14e; téléphone : 01 45 45 49 77; <https://theatre14.fr>



« Personne » : un père et des fantômes

Dirigée par Élisabeth Chailloux, Sarah Karbasnikoff s'empare avec délicatesse et force de *Personne*, de Gwenaëlle Aubry. Le portrait très peuplé d'un « mouton noir mélancolique » par sa fille.

Anaïs Heluin • 17 janvier 2024

Personne / jusqu'au 27 janvier / Théâtre 14, Paris (14e) / www.theatre14.fr Sur une scène toute grise, comme pétrifiée quelque part hors de tout espace-temps connu, Sarah Karbasnikoff fait presque figure **d'anomalie**. Elle vit, quoique discrètement, à pas feutrés. Elle n'est pas une chasseuse de fantômes. Elle ne vient pas traquer le père de Gwenaëlle Aubry, avec qui cette écrivaine et philosophe réussit dans *Personne* (Mercure de France, 2009) le dialogue rendu impossible dans la réalité par les troubles mentaux qui firent de François-Xavier Aubry, selon ses propres termes, un « *mouton noir mélancolique* », titre d'un manuscrit laissé à sa fille avec la mention « À romancer ». La comédienne accomplit avec le texte publié ce que Gwenaëlle Aubry a fait avec le manuscrit trouvé : elle l'entoure de son affection et lui donne une forme, sans lui attribuer un sens unique, en évitant d'en donner une interprétation.

Abécédaire

Élisabeth Chailloux, appelée par l'actrice, a su l'aider à trouver la **distance juste** par rapport à ce livre, présenté comme un roman non parce qu'il adopte une forme connue mais parce qu'il échappe à toute définition. Pour mettre en gestes le singulier échange fille-père, la metteuse en scène a elle aussi sollicité un autre artiste, le chorégraphe Thierry Thieû Niang. Pour aborder *Personne*, il faut être nombreux. Et, surtout, il faut éviter de faire sentir qu'on s'y est mis à plusieurs. Ce serait s'immiscer dans l'entrelacement des mots du défunt et de son enfant, et faire de l'ombre aux nombreux fantômes qui les entourent.

Un montage vidéo rend présents ces absents qui nous rapprochent de la femme cherchant son père.

Sarah Karbasnikoff se lance dans sa partition avec autant de gravité que de joie. Composé sous forme d'abécédaire, le roman contient une **part d'enfance**, de ludique, qui est pour la comédienne et ses partenaires une invite qu'ils partagent avec subtilité. La première entrée, « Antonin Artaud », fait d'emblée de la parole intime un théâtre où non seulement le spectateur est le bienvenu, mais aussi de nombreux personnages et personnalités. Après Antonin Artaud, dont la folie résonne avec celle du père, sont par exemple convoqués James Bond, Dustin Hoffman, Jean-Pierre Léaud ou encore Zelig, le personnage caméléon de Woody Allen. Un élégant montage vidéo rend présents ces absents qui nous rapprochent de la femme cherchant son père sans espoir de le trouver. Parce que lui-même n'a jamais su qui il était.



Être touché au plus profond par un spectacle, un seul en scène en prime, ça n'arrive pas tous les jours

On le doit à l'interprète et à son texte, en l'occurrence le texte de Gwenaëlle Aubry *Personne*, sorte de dialogue posthume av son père disparu qui était bipolaire, avocat de renom, universitaire, quand il n'était pas SDF à ses heures perdues ..ce père souvent hospitalisé avait laissé avant de disparaître des fragments de sa déchirure, des bouts de textes, des pensées, un carnet "à romancer" de A comme Antonin Artaud à Z comme Zelig, Gwenaëlle Aubry déplie le portrait de ce père disparu.

Et c'est bouleversant et ça l'est d'autant plus que l'interprète Sarah Karbasnikoff comédienne de la troupe du théâtre de la ville, l'incarne avec une énergie stupéfiante.

Personne, de Gwenaëlle Aubry, à voir encore quelques jours, jusqu'au 27/1 sous les guirlandes lumineuses du Théâtre 14 à PARIS.

Chronique de Charlotte BIBRING le 19 janvier 2024

WEBTHEATRE

PERSONNE DE GWENAËLLE AUBRY PAR ELISABETH CHAILLOUX.

Le regard éclairé d'une fille sur un père irréductible aux normes admises.



Personne, désaveu de *Quelqu'un*, glisse vers la négation : « il n'y a personne, ni quiconque, ni quelqu'un », de la présence à l'absence, du réel au fictif, de « quelqu'un » à « nulle personne ».

Vingt-cinq siècles après l'*Odyssée*, l'épopée légendaire du monde grec ancien, où Ulysse se fait prénommer *Personne* face au Cyclope, pour sa survie, Fernando Pessoa dont le patronyme signifie en portugais « *Personne* » joue de l'ambiguïté entre s'appeler « *personne* », être « *une personne* » et « *n'être personne* ». (*Dictionnaire culturel de la langue française*, Le Robert.)

Je suis les faubourgs d'une ville qui n'existe pas, le commentaire prolixe d'un livre que nul n'a jamais écrit. Je ne suis personne, personne. Je suis le personnage d'un roman qui reste à écrire, et je flotte, aérien, dispersé sans avoir été, parmi les rêves d'un être qui n'a pas su m'achever. (Fernando Pessoa, *Le Livre de l'Intranquillité* de Bernardo Soares.)

De Homère jusqu'à Pessoa, le temps révèle que ce qui n'était qu'une ruse pour échapper à la vengeance du destin n'est qu'une fuite, une volonté de se dessaisir de la détermination de l'individu - l'ambiguïté existentielle entre les notions d'individualité, de personne, de personnalité.

Pour l'auteure Gwenaëlle Aubry, le personnage qu'elle traque tendrement, entre sentiment affectif et raisonnement distancié - le personnage d'un père fragile placé sous son regard filial - justesse et rigueur -, se révèle insaisissable, fuyant d'abord l'identification, quelle qu'elle soit,

« Un père bi-polaire. un homme avec autant de visages, autant de masques qu'il y a de lettres de l'alphabet. Et derrière les masques, les pelures à la Peer Gynt, un vide vertigineux, pas de noyau : Personne, écrit la conceptrice avisée Elisabeth Chailloux, à propos de ce père « anti-héroïque ».

De A comme Artaud à Z comme Zelig en passant par B comme J. Bond, S comme SDF, Personne est le portrait poignant d'un homme étranger au monde et à soi. L'abécédaire balise le roman, intégrant l'autobiographie fragmentaire du père avant sa mort, *Le mouton noir mélancolique*.

Le regard filial est facétieux, composé de références contemporaines, entre Dustin Hoffman et Jean-Pierre Léaud, l'Antoine Doinel de *Baisers volés* ou de *Domicile conjugal* de François Truffaut, qui donnent à voir la jeunesse émouvante d'un couple dans les années 1960/1970.

« Jeunes mariés en 68, ils ont tout raté, ma mère tricotait en rêvant des écharpes pleines de trous pour les enfants qu'elle n'attendait pas encore, quant à lui, il ne trouvait pas son rôle, flic ou voyou, maître ou rebelle, il hésitait, il avait vingt-deux ans mais il enseignait à Nanterre, il n'a rien vu venir, mais alors rien du tout, quand les événements ont commencé, il s'est baladé en spectateur, à Assas, à la Sorbonne, au Panthéon... » (*Personne* de Gwenaëlle Aubry.)

Et le père écrit : « Fuir, fuir un cours de maîtrise... marcher dans le flot des voitures de Saint-Germain-des-Près jusqu'à l'Arc de triomphe, plonger en pleine nuit dans une rivière polluée, marcher, marcher, marcher encore dans la nuit sans papiers ni argent jusqu'aux ghettos des environs de la Ville, et me retrouver au petit jour dans un foyer africain, puis ramené avec bonté par des chauffeurs de taxi jusqu'à la « maison du père », avec un grand sourire et un vœu de bonne nuit, des dents très blanches éclairant ma nuit. (Il n'y a pas de SPA pour les chiens- hommes perdus sans collier...il y a le cachot, ou l'Hôpital psychiatrique de la Police ».(*Le Mouton noir mélancolique*). Et Personne reprend pertinemment cet extrait pour la lette S comme SDF.

Seule sur scène, Sarah Karbasnikoff incarne les deux textes - filial et paternel -, les deux voix, un visage au défilé des masques pour définir ce père bi-polaire qui abritait une

multitude de soi. Le théâtre d'ombres évoque ce *mouton noir mélancolique*, tire cet impossible portrait tenté par lui-même et repris et porté par sa fille pour différer sa mort, un cliché absent, au moi volatilisé.

L'interprète, sobre et intense, preuve scénique vivante de son être-là au monde, accomplit les gestes quotidiens attendus, se souvient de la mémoire fragmentaire de la narratrice-autrice, porte successivement les masque invisibles et relayés du personnage conté, enfile la veste, le pantalon du père, et se penche délicatement sur la dépouille énigmatique du gisant reposant dans la mort.

Belle approche théâtrale de ce qui ne peut se réduire aux normes admises du conformisme social.

Personne, texte de Gwenaëlle Aubry, adaptation Sarah Karbasnikoff, en collaboration avec Elisabeth Chailloux, mise en scène Elisabeth Chailloux en collaboration avec Sarah Karbasnikoff. Avec Sarah Karbasnikoff. Collaboration artistique Thierry Thieû Niang, scénographie Aurélie Thomas, lumières Olivier Oudiou, son Madame Miniature, costumes Dominique Rocher, video Michaël Dusautoy. Du 9 au 27 janvier 2024, mardi, mercredi, vendredi à 20h, jeudi à 19h / samedi à 16h, au Théâtre 14 20, avenue Marc Sangnier 75014 Paris. Tél : 01.45.45.49.77, theatre14.fr, billetterie@theatre14.fr, theatredelaville-paris.com /01 42 74 22 77. En partenariat avec le Théâtre de la Ville Paris.
Crédit photo : Nadège Le Lezec.

-

Ubiquité culture(s)

Personne



© Nadège Le Lezec

D'après le roman de Gwenaëlle Aubry – adaptation Sarah Karbasnikoff en collaboration avec Elisabeth Chailloux – mise en scène Elisabeth Chailloux, en collaboration avec Sarah Karbasnikoff – jeu Sarah Karbasnikoff – coproduction Théâtre de la Ville, au Théâtre 14.

C'est un parcours labyrinthe auquel le spectateur est convié à travers l'abécédaire de Gwenaëlle Aubry auteure et philosophe qui écrit en hommage à son père, disparu, et qui a obtenu le prix Femina en 2009, pour ce roman intitulé *Personne*. Elle se met dans les traces de fragments retrouvés dans un précieux dossier bleu, après sa mort, fragments qu'elle décline, à travers chaque lettre de l'alphabet comme autant de touches sensibles composant le portrait kaléidoscopique de ce père, resté à distance.

On entre dans les fêlures d'un homme, François-Xavier Aubry, brillant avocat et professeur de droit, dans sa difficulté de vivre, ses visions et sa chute, un mouton noir, comme il aimait à se nommer et qu'on retrouve dans un fragment de ses écrits intitulé *Le mouton noir mélancolique*. La voix d'Antonin Artaud ouvre le spectacle. A comme Artaud, 9 décembre 1945. Lettre de Rodez à l'éditeur Henri Parisot dans laquelle « il délire, on peut appeler ça comme ça aussi, il est Jésus mis en croix sur le Golgotha puis jeté sur un tas de fumier, il est le blasphémateur et l'évêque de Rodez, saint Antonin et Lucifer... Il est le maître du réel, le possible est ce dont il décide, l'infini lui obéit » écrit l'auteure, avant de poursuivre son récit.



© Nadège Le Lezec

« Le 10 décembre 1945, au lendemain de la lettre d'Artaud à Henri Parisot, mon père naissait. J'ignore de quand date sa première hospitalisation. J'aurais pu en retrouver trace, peut-être, dans l'un de ses carnets : agendas de cuir noir, cahiers d'écolier, *livres de brouillon*, blocs à entête d'hôtels, feuilles volantes, notes griffonnées au revers d'un cours, de quoi remplir des cartons entiers. On pourrait sur certains apposer les noms des hôpitaux et des maisons de santé où il a séjourné – Cahiers de la Roseraie, Cahiers de la Verrière, Cahiers d'Épinay... Mon père n'était pas un grand poète et c'est tout. Il n'a pas inscrit sa souffrance en beauté et en puissance, sa folie en génie, inventé une langue de sacres et de massacres. J'ai lu quelques-uns de ces cahiers, je les ai oubliés. Tout ce que je sais, c'est que chaque jour de sa vie ou presque, il a écrit. » Avec *Personne*, Gwenaëlle Aubry va dans le sens de la volonté de son père qui avait inscrit sur un cahier retrouvé, à *romancer*.

Seule en scène, Sarah Karbasnikoff, comédienne de la troupe du Théâtre de la Ville, assure admirablement le parcours. Deux grands écrans s'emboîtent laissant un passage pour quelques-unes de ses entrées et sorties permettant – derrière l'écran-tulle, côté jardin – de prolonger la scène, devant le lit de la folie ou celui de l'absent. L'ensemble, ainsi que le sol et quelques chaises dans un coin, sont gris clair, l'aspect plutôt clinique (scénographie Aurélie Thomas). Le fil conducteur, les écrits du père, encre bleue stylo plume, s'inscrivent sur l'écran. L'actrice les lit prenant la place du père, devant un micro sur pied.

Les 26 lettres et chapitres tour à tour s'affichent et donnent le ton : c comme *Clown* avec sa maladie du *comme si* et ce masque, *Persona*, que portaient sur scène, en Grèce et dans l'Italie antique, les acteurs ; d de *Disparu*, quand s'envolent les cendres – une urne est posée à l'avant-scène, pas forcément indispensable, le texte et le sens du spectacle étant suffisamment clairs ; i comme *Illuminé*, c'est de Plotin qu'il s'agit, parlant de l'originalité de sa pensée à travers trois réalités fondamentales, l'Un, l'Intellect et l'Âme, la romancière comme philosophe ; j comme *Jésuite*, souvenirs de pensionnat, propose un jeu d'ombre où la figure de l'homme d'église ressemble à un ogre ; o comme *Obscur*, sans commentaire ; q comme *Qualité* (*L'Homme sans*) référence au roman inachevé de l'écrivain autrichien Robert Musil. Plusieurs personnages, acteurs, projections à l'appui, ou mythes auxquels s'identifie le père, intègrent aussi cet Abécédaire : b comme *Bond*, « mon père voulait être James Bond, parce qu'il voulait

être agent de l'ombre » ; h comme *Hoffmann* de Dustin qui dans *Kramer contre Kramer* révélait cette « espèce d'absence au monde » ; l comme *Léaud*, Jean-Pierre, par l'enfance et le rappel de la bipolarité du père ; n de *Napoléon du grand Nord*, « seul au réveillon des fous. »

La mise en scène d'Élisabeth Chailloux sert le propos de Gwenaëlle Aubry – qui pose la question de l'autofiction – avec finesse, précision et sobriété, dans la solitude et l'abandon du père. « De la vie de mon père, je conserve le relief intérieur, le relevé sismographique. Pas plus que lui je ne saurais (ni ne voudrais) la raconter, parcourir ces noms, ces dates qui composent l'histoire à l'ombre de laquelle j'ai grandi... Peut-être a-t-il trouvé dans le désert blanc de la mort ce que depuis toujours il cherchait : le droit de ne plus être quelqu'un » conclut l'auteure. François-Xavier Aubry garde son mystère, la mort l'a souvent guetté. Sarah Karbasnikoff en témoigne sur scène avec intensité, alliant humour, distance et mélancolie.

Brigitte Rémer, le 10 janvier 2024

Collaboration artistique Thierry Thieuf Niang – scénographie Aurélie Thomas – lumières Olivier Oudiou – son Madame Miniature – costumes Dominique Rocher – vidéo Michaël Dusautoy – régie générale Simon Desplebin.

Du 9 au 27 janvier 2024, au Théâtre 14, représentations mardi, mercredi, vendredi à 20h jeudi à 19h samedi à 16h – Théâtre 14 – 20 avenue Marc Sangnier, 75014 Paris – métro : Porte de Vanves, tram station : Didot – tél. : 01.45.45.49.77 et 01 42 74 22 77 – sites : theatre14.fr et theatredelaville-paris.com

Partager :

Personne, un Abécédaire pour son père



© Nadège Le Lezec

Adaptation du roman éponyme de Gwenaëlle Aubry, conçu en binôme par Elisabeth Chailloux et Sarah Karbasnikoff, *Personne* raconte la folie d'un père par le biais rationnel et rigoureux d'un abécédaire. Pour ne pas l'enfermer mais au contraire le libérer à travers les nombreuses portes d'entrée de l'alphabet. Un regard éminemment subjectif et littéraire mis en scène et interprété avec doigté, dans un mélange de sobriété et de fébrilité.

P comme Personne. P comme père. Cette pièce suit la rigueur d'un **abécédaire**. Entreprise de classification littéraire qui renvoie en clin d'œil à l'Abécédaire de Gilles Deleuze, *Personne* ne range rien mais tente plutôt de convoquer, à travers une constellation de figures, l'identité morcelée d'un père bipolaire, de traquer post mortem et par les mots la multiplicité d'un homme diffracté par la maladie, abritant une foule en lui. Le roman éponyme de Gwenaëlle Aubry est paru en 2009, recevant à sa sortie le prix Femina. La comédienne Sarah Karbasnikoff, fort impressionnée par sa lecture, fut

rapidement happée par la nécessité de lui donner corps et voix. Le faire entendre. La littérature qui se lève, le théâtre puisant à sa source lui offre une verticalité nouvelle. Et les phrases résonnent alors autrement dans l'espace-temps de la représentation, dans l'écho qu'elles trouvent à travers le public. Si l'on devait juger la qualité d'un spectacle à la qualité de l'écoute qu'il génère dans un mouvement de vases communicants entre la scène et la salle, assurément celui-ci porte haut sa mission. C'est un silence proche du recueillement, une attention fine et subtile, qui accompagnent la comédienne seule en scène, de A jusqu'à Z.

Sur le plateau, deux immenses panneaux servent d'écrans de projection tout en structurant l'espace, dégageant une ouverture vers l'arrière-scène, comme une mise en perspective de la vie évoquée devant. Car derrière git le lit et dans sa métaphore le mort. Si *Personne* n'a rien d'un journal de deuil, son projet romanesque s'est ancré dans la disparition paternelle et la découverte de carnets, notes et manuscrit inachevé laissé à l'intention de sa fille écrivain avec cette injonction : « *A romancer* ». Nulle révélation en jeu ni confidence intime à l'œuvre, l'enjeu est ailleurs tout comme je est un autre. De cette matière première, Gwenaëlle Aubry fait le point de départ de son cheminement littéraire jusqu'à ce père rendu insaisissable par « *ce spectre dérangeant* » comme il nommait lui-même sa folie. Elle ne recherche pas la vérité des faits ni la compréhension psychologique, elle ne suit aucune chronologie mais la logique imparable de l'alphabet comme une porte d'entrée pour appréhender sous 26 angles différents cet homme si proche et si loin, bourgeois brillant terrassé par des phases délirantes emportant tout sur leur passage, lui en premier, et bien sûr, son entourage.

Qu'est-ce qu'une vie qui échappe à celui-là même qui la vit ? Comment sonder les gouffres abyssaux de l'autre ? Qui plus est quand celui-ci est son propre géniteur. **Sarah Karbasnikoff, épaulée par Elisabeth Chailloux à l'adaptation et à la mise en scène, plonge littéralement dans ce dictionnaire subjectif aussi douloureux que lumineux.** Elle porte ce texte avec un engagement constant, une émotion sur le fil, avec l'intensité de celles qui ont un secret important à transmettre. Tout entière habitée par l'écriture de Gwenaëlle Aubry, elle prête sa voix à la fille autant qu'à ce père absent, ce vide qui aspire dans sa béance les êtres l'aimant. Elle s'approprie la prose précise et profonde de l'autrice avec un respect mêlé de gravité. Et l'on sent que ce qui se joue là dans cette rencontre fusionnelle entre un texte et une interprète est une évidence. Et cette évidence illumine le geste de mise en scène autant que la présence de la comédienne et ses fantômes. Et nos fantômes de rencontrer les siens par le miracle du théâtre...

Dans cette salle des pas perdus, salle d'attente anonyme et froide, ponctuée à jardin d'un micro sur pied, à cour d'un carton de déménagement, Sarah Karbasnikoff évolue au fil de l'alphabet, change d'état comme de veste, convoquant en un tissage serré les mots du père et de la fille entremêlés. Ses déplacements ne sont jamais gratuits, son corps toujours en mouvement, qu'il s'agenouille en avant-scène, s'allonge à plat ventre sur le costume paternel, révèle sa silhouette diluée par le panneau transparent ou en ombre chinoise, porte toujours sur lui le poids des mots qu'il dit. Voix grave et agréable, un brin rocailleuse, elle dialogue avec les figures multiples qui racontent ce père particulier, capable du meilleur comme du pire, aspiré dans son propre gouffre abritant tant de visages. Si le mot « *aliénation* » est le premier prononcé en scène, c'est Antonin Artaud qui ouvre le bal de la lettre A et la voix off en introduction annonce la couleur du délire et de ce qui suivra. Entre autres compagnons de route, Jean-Pierre Léaud, Dustin Hoffman, James Bond côtoient d'autres rôles, le clown, le pirate, l'homme sans qualité, le maître du vide... De tous ses masques, lequel est le plus vrai ? Où se cache François-Xavier Aubry ? **Le texte navigue entre références, souvenirs d'enfance ou d'adulte, sensations et réflexions,**

il se perd dans cette forêt de facettes autant qu'il s'y arrime pour mieux envelopper le disparu. Et se faisant, l'orpheline tisse un linceul de mots à celui qui préféra la crémation à l'inhumation. Son corps en des milliers de cendres. Son corps dans des enveloppes. Et ce livre pour que sa vie ne soit pas une lettre morte.

Personne rend grâce à l'écriture de Gwenaëlle Aubry, à ce qu'elle brasse à ciel ouvert, à ce qu'elle dit de la folie. Et dans sa sobriété et sa justesse infinie, ce spectacle nous invite à contempler le mystère qui nous habite, notre « nous » intérieur, ce qu'on appelle l'être. Dépouillé du paraître et des béquilles. Nu à la vie.

Marie Plantin – www.sceneweb.fr

Personne

Texte Gwenaëlle Aubry Adaptation Sarah Karbasnikoff

Mise en scène Elisabeth chailloux

Avec Sarah Karbasnikoff et la voix de Frédéric Cherbœuf

En partenariat avec le Théâtre de la Ville

Durée 1h20

Du 9 au 27 janvier 2024

Au Théâtre 14

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques



© Nadège Le Lezec

Sarah Karbasnikoff donne un corps vibrant à *Personne*

Sarah Karbasnikoff s'est lancée dans le projet audacieux d'adapter pour la scène "Personne" de la romancière et philosophe Gwenaëlle Aubry.

11 janvier 2024

Partant de l'intime, ce spectacle touche à l'universel. Jamais l'amour d'une fille pour son père ne fut aussi bien célébré. C'est magnifique ! Dans ce qu'elle appelle un « roman-abécédaire », qui part de A comme **Artaud** pour terminer à Z comme *Zelig* (le film de **Woody Allen**), l'autrice s'attache à dresser le portrait éclaté d'une « personne » désarrimée, son père. Cet homme cultivé, éminent juriste, professeur à la Sorbonne, n'était pas un héros comme les autres. Un mal de vivre profond, une psychose maniaco-dépressive, a contraint celui qui se considérait comme « *un mouton noir mélancolique* » à s'extraire de la raison pour suivre les méandres de la folie et tomber dans une descente aux enfers. Que faire de ce quotidien, de cet héritage ? Pour la petite fille, il a fallu se construire. Devenue femme, puis mère, elle a comblé les failles pour arriver à faire le deuil de son père d'abord de son vivant, puis après sa mort.

Tout est beau dans ce spectacle mis en scène avec une belle délicatesse d'esprit et d'imagerie par **Élisabeth Chailloux**. D'une sensibilité à fleur de peau, donnant corps

aux mots de la fille et aux maux du père, bouleversante et impressionnante, **Sarah Karbasnikoff** réalise une performance extraordinaire. L'expression « tenir son public en haleine » a pris, en ce soir de première, tout son sens, tant il régnait dans la salle un silence religieux. Le public est resté suspendu. À la fin, le silence ne s'est pas brisé. L'émotion, tel un ange de rédemption, est passée sur nous. Une longue salve d'applaudissements, des plus méritées, a fait revenir le bruit de la vie. Bravo !

Marie-Céline Nivière

Personne de Gwenaëlle Aubry.

Théâtre 14 (en partenariat avec le Théâtre de la Ville)

20 avenue Marc Sangnier

75014 Paris.

DU 9 au 27 janvier 2024.

Durée 1h20.

Adaptation de Sarah Karbasnikoff, en collaboration avec Élisabeth Chailloux.

Mise en scène d'Élisabeth Chailloux, en collaboration avec Sarah Karbasnikoff.

Avec Sarah Karbasnikoff et la voix off de Frédéric Cherbœuf.

Collaboration artistique de Thierry Thieû Niang.

Scénographie d'Aurélié Thomas.

Lumières d'Olivier Oudiou.

Son de Madame Miniature.

Costumes de Dominique Rocher.

Vidéo de Michaël Dusautoy.

Régie générale Simon Desplebin.



« Personne »

Une fille raconte la folie de son père, et l'empreinte qu'elle a laissée dans sa vie propre.

11 janvier 2024



Avec l'aide d'Élisabeth Chailloux, qui réalise aussi la mise en scène, la comédienne Sarah Karbasnikoff a adapté le livre de Gwenaëlle Aubry, *Personne*, sous la forme d'un monologue. C'est une bonne idée de rappeler à nos mémoires ce petit chef-d'œuvre, paru en 2009, et couronné par le prix Femina. Gw. Aubry parvient à y entrelacer sa voix à celle de son père mort, un père dont elle a un jour compris qu'il était « fou », de « la folie qu'on enferme » comme dit Rimbaud. Elle s'est appuyée sur les nombreux écrits laissés par son père, un brillant juriste, et notamment un manuscrit intitulé *Le mouton noir mélancolique*.

Ce mot de « folie » ne veut rien dire, sinon une altérité radicale, une perte de soi et une souffrance perceptible, et la marque qu'elle laisse sur les deux filles de ce grand malade – on croit repérer les symptômes d'une grave psychose maniaque-dépressive, ce qu'on appelle maintenant « bipolaire », un mot qui ne rend pas assez compte des accès de délire aigu du personnage. Qu'est-ce qu'un « fou » ? C'est d'abord un homme qui se bat avec sa « folie », qui alterne les intervalles lucides et les effondrements, accompagnés d'internements. Et la fille de cet homme se bat elle-même avec cette chose que d'abord elle sent sans la comprendre, qui lui fait peur, qu'elle apprend à connaître sans y jamais y parvenir vraiment, et qu'elle finit par protéger du mieux qu'elle peut.

Pour donner une forme au désordre de l'esprit et des écrits de son père, Gw. Aubry a opté pour l'ordre alphabétique, arbitraire dans sa succession, mais pas dans ses entrées, qui vont d'«Antonin Artaud », autre grand délirant à ses heures, à « Zelig », ce personnage de fou qui adopte toutes les identités.

Gw. Aubry, distinguée historienne et interprète de la philosophie grecque, n'ignore évidemment pas que le latin « *persona* » désigne le masque porté par les acteurs de théâtre, et qui servait à fixer, de manière univoque, l'identité de leur personnage. Cette étymologie a alimenté bien des gloses éloignées du sens réel du mot latin : la personne ne serait-elle qu'un masque ? Et sous ce masque, trouve-t-on l'identité réelle de la « personne », ou d'autres masques dont l'adoption et la pluralité composent une intériorité plurielle et confuse ? Ces questions trouvent une résonance singulière quand elles s'appliquent à un homme qui, après la fuite de l'enfance, n'est jamais parvenu à se donner une identité stable et s'est sans cesse identifié à une série de masques, les uns respectables – le grand juriste, le professeur de droit, l'avocat -, les autres bouffons – James Bond – ou délirants -le mouton noir, le coupable qui à chaque réveil comparaît devant le Procureur implacable ou le Jésuite – sans jamais parvenir à fixer sa « personne » dans le masque convenu une fois pour toutes de la bourgeoisie familiale. L'autrice exprime une sympathie décidée pour ce refus social – peut-être parce qu'elle-même a longtemps dû arborer un masque lisse et distant pour cacher le tourment intérieur laissée en elle par la folie du père.

Le livre de Gw. Aubry se définit plus aisément par ce qu'il n'est pas : ni roman familial, ni récit intimiste, ni autofiction, ni aveu, ni témoignage. La série alphabétique des « personnes » permet d'entrelacer la voix du père et celle de sa fille, elle dessine la trace de l'empreinte laissée dans la vie de la seconde par la folie du premier, et elle exprime, au fil des vignettes, une solidarité et une affection qui parviennent le plus souvent à subjuguier l'angoisse et le désarroi.

L'adaptation au théâtre d'un texte aussi intense et complexe, et qui n'a aucun caractère dramatique, rencontre deux problèmes : le risque de l'illustration et la recherche du ton juste. Certains jugeront, comme moi, que le spectacle ne relève pas tout à fait ces deux défis. D'un côté, il paraît trop illustratif, qu'il s'agisse du jeu de la comédienne (forte présence, diction parfaite, il faut le dire) ou des procédés théâtraux mis en œuvre. De l'autre, le ton paraît un peu décalé par rapport à celui du livre. Un « ton » est chose complexe et subtile. Le mot résume le projet du livre, son propos qui se cherche, et la voix qui le porte, remarquablement homogène dans le cas de cet ouvrage : ce ton est grave mais jamais pesant, heuristique, toujours entre la familiarité avec la folie et la distance, l'anxiété et la bienveillance. Par rapport à cela, le ton de la comédienne paraît souvent trop autoritaire ou jovial. Mais c'est affaire d'appréciation personnelle, cela peut évoluer, et cela pèse peu face à l'intérêt de retrouver un texte si singulier, qui parlera à chacun de manière très personnelle.

Pierre Lauret

hottello

critiques de théâtre par véronique hotte

Personne, de Gwenaëlle Aubry, mise en scène Elisabeth Chailloux en collaboration avec Sarah Karbasnikoff. Au Théâtre 14.



Crédit photo : Nadège Le Lezec.

Personne, texte de **Gwenaëlle Aubry**, adaptation **Sarah Karbasnikoff**, en collaboration avec **Elisabeth Chailloux**, mise en scène **Elisabeth Chailloux** en collaboration avec **Sarah Karbasnikoff**. Avec **Sarah Karbasnikoff**. Collaboration artistique **Thierry Thieu Niang**, scénographie **Aurélié Thomas**, lumières **Olivier Oudiou**, son **Madame Miniature**, costumes **Dominique Rocher**, video **Michaël Dusautoy**. Du 9 au 27 janvier 2024, mardi, mercredi, vendredi à 20h, jeudi à 19h / samedi à 16h, au **Théâtre 14** 20, avenue Marc Sangnier 75014 Paris. Tél : 01.45.45.49.77, theatre14.fr, billetterie@theatre14.fr, theatredelaville-paris.com /01 42 74 22 77. En partenariat avec le Théâtre de la Ville Paris.

Personne, désaveu de *Quelqu'un*, glisse vers la négation : « il n'y a personne, ni quiconque, ni quelqu'un », de la présence à l'absence, du réel au fictif, de « quelqu'un » à « nulle personne ».

Vingt-cinq siècles après l'*Odyssée*, l'épopée légendaire du monde grec ancien, où Ulysse se fait prénommer *Personne* face au Cyclope, pour sa survie, Fernando Pessoa dont le patronyme signifie en portugais « Personne » joue de l'ambiguïté entre

s'appeler « personne », être « une personne » et « n'être personne ».(*Dictionnaire culturel de la langue française*, Le Robert)

Je suis les faubourgs d'une ville qui n'existe pas, le commentaire prolixe d'un livre que nul n'a jamais écrit. Je ne suis personne, personne. Je suis le personnage d'un roman qui reste à écrire, et je flotte, aérien, dispersé sans avoir été, parmi les rêves d'un être qui n'a pas su m'achever. (Fernando Pessoa, *Le Livre de l'Intranquillité* de Bernardo Soares.)

De Homère jusqu'à Pessoa, le temps révèle que ce qui n'était qu'une ruse pour échapper à la vengeance du destin n'est qu'une fuite, une volonté de se dessaisir de la détermination de l'individu – l'ambiguïté existentielle entre les notions d'individualité, de personne, de personnalité.

Lire l'article de Véronique Hotte sur <http://www.webtheatre.fr>

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

Seules en scène, ou presque

by ARMELLE HÉLIOT

00

Du Théâtre 14 où Sarah Karbasnikoff porte de manière bouleversante « Personne » de Gwenaëlle Aubry, à La Colline où Judith Rosmair s'engage de toute son énergie dans « Curtain call ! », en passant par la magnifique Alice Taglioni qui incarne les destins de « Vel d'Hiv » et sans oublier Valérie Dréville dans « Un sentiment de vie », aux Bouffes du Nord, on a passé une semaine à applaudir des interprètes remarquables.

Au commencement, il y a un livre, très tenu et bouleversant. Celui de Gwenaëlle Aubry intitulé *Personne*. Un livre qui avait valu à l'auteure le prix Femina. Un abécédaire qui avait frappé Sarah Karbasnikoff, comédienne que l'on connaît bien pour l'avoir très souvent applaudie dans les spectacles d'Emmanuel Demarcy Mota. Une artiste de troupe, loin du Théâtre de la Ville (mais l'institution est ici en coréalisation), que l'on découvre mieux encore dans ce solo superbe. Sur le plateau du Théâtre 14, un décor qui lui laisse de l'espace, avec un jeu de lumières et de transparence qui ménage un espace à l'arrière, veston masculin, pantalon large, elle sera pieds nus et lâchera un moment ses cheveux tirés en arrière. De « A » comme Artaud, à « Z » comme *Zelig*, d'après le film de Woody Allen, en 1983. *Personne* est un livre fort et tendre qui évoque le destin d'un père très brillant, engagé dans la société, et pourtant déchiré par la maladie mentale. Un maniaco-dépressif, un être entravé par les variations vertigineuses de l'humeur. Bipolaire dit-on désormais. Avocat, universitaire respecté, il avait laissé des pages autobiographiques dans lesquelles il tentait de donner un peu de cohésion à sa vie. Après sa mort, Gwenaëlle Aubry, sans tenter de recoller des morceaux, avait choisi cette forme d'abécédaire.

Guidée par Elisabeth Chailloux, Sarah Karbasnikoff, incarne ces mots ; elle signe l'adaptation : elle a dû renoncer à certains passages, pour offrir un moment dense et dansant d'une heure et quelque. C'est d'une beauté et d'une émotion bouleversantes. Sa belle voix, sa présence, la délicatesse avec laquelle elle nous transmet cette parole, font de *Personne* un des meilleurs spectacles à voir en ce moment.

Autre moment d'émotion puissante et de rigueur et de pudeur, *Vel d'Hiv*, montage de documents concernant la rafle de juillet 1942. Des litanies de chiffres, de données, des textes réglementaires, ponctuent les paroles retrouvées de femmes embarquées par la police française. Alex Lutz met en scène Alice Taglioni, belle et intransigeante, musicienne

qui a composé quelques pages qu'elle joue au piano en direct, avec des morceaux de Schubert, Bach ou Franck. Dans un décor composite, dans la simplicité vestimentaire d'une artiste qui donne toute sa sensibilité à ces voix déchirantes et dignes, ces femmes dont le souci profond est la sauvegarde de leurs enfants. Alice Taglioni impose son grand talent, ses qualités humaines qui affleurent à chaque instant, mais sans jamais tomber dans le pathos. Alex Lutz signe là une sublime direction, incarnée par une femme elle aussi exceptionnelle.

On connaissait Judith Rosmair par les spectacles de Wajdi Mouawad. Elle retrouve la Colline pour une sorte de performance puissante, avec quelque chose de sauvage et de fascinant. A ses côtés, mais n'intervenant qu'en ponctuations Johannes Lauer, musicien qui interprète Uwe Dierksen. Ajoutons un metteur en scène, Johannes von Matuschka, qui épaula la très décidée Judith Rosmair, qui signe le texte. C'est souvent drôle, car la comédienne possède un humour ravageur. Mais c'est surtout impressionnant car elle palpite d'une énergie qui fait d'elle une fille du feu. Très fine, une petite herbe souple, dans le vent violent de ses tourments. Un moment explosif de théâtre pur. Etonnant et fort.

Valérie Dréville, elle, a souvent été seule en scène. Mais avec des regards, des metteurs en scène. Aux Bouffes du Nord, elle surgit, seule sur le plateau nu. Les traits de son visage sont légèrement noyés d'une manière floue parce que, à l'arrière, au-dessus d'elle, une rangée de projecteurs fait presque un contre-jour. Ce n'est pas fait exprès et on la connaît, on la recompose... On l'écoute. Mise en scène plus que sobrement par Emilie Charriot, elle dit un texte de Claudine Galéa, *Un sentiment de vie*. Si la dramaturge évoque son père, elle ne reconstitue pas une biographie. Elle livre quelques faits, mais dérive vers d'autres horizons qui sont ceux de la mort. Interprétation impeccable, texte intéressant, grande comédienne dans un travail qu'elle aime. Mais le sentiment que cela pourrait être plus vivant, justement.

« Personne », Théâtre 14, jusqu'au 27 janvier ; « Curtain call ! », Théâtre de la Colline, jusqu'au 21 janvier, « Vel d'Hiv », au Théâtre Antoine, pour au moins un mois, « Un sentiment de vie », aux Bouffes du Nord, jusqu'au 27 janvier.

TAGS: ALICE TAGLIONI, JUDITH ROSMAIR, SARAH KARBASNIKOFF, VALÉRIE DRÉVILLE

PREVIOUS ARTICLE

Brigitte Fossey, fables à quatre mains



CE QUI EST REMARQUABLE...
un regard sur la culture pop

"PERSONNE" JUSQU'AU 27 JANVIER AU THÉÂTRE 14



« Personne » de Gwenaëlle Aubry est d'abord un roman, plus exactement une auto-fiction parue en 2009 (Le Mercure de France) maintes fois récompensée (Prix Femina, lauréat du prix Thyde Monnier, sélection Médicis, de l'Académie française, de Novembre et Flore) et traduite dans une dizaine de langues. Sur la scène du Théâtre 14, pour créer un rythme, et peut-être aussi pour tendre à distance (protectrice) le protagoniste principal, soit le père de l'autrice, le récit est présenté sous la forme d'un abécédaire. Un procédé dont la metteuse en scène Elisabeth Chailloux en extrait vingt-six tableaux d'un charme ludique, un intelligente astuce pour traiter un sujet dramatique.

Homme de droit et universitaire de renom Francois-Xavier Aubry souffre d'épisodes maniacodépressifs puissants aux frontières de la schizophrénie, sa bipolarité lui fait mener une existence de mouton noir mélancolique. Emporté par

sa maladie, il laisse à sa fille un écrit « à romancer » qu'elle s'emploie à réinventer, cette fois-ci par la voix de la comédienne Sarah Karbasnikoff de la troupe du Théâtre de la Ville. La sincérité émouvante de la comédienne n'a d'égale que la profondeur du texte, son jeu affiche une spontanéité enfantine qu'elle fait succéder au réalisme crasse des ravages de la maladie. Sans perdre souffle à aucun moment, Sarah Karbasnikoff donne vie à ces personnages dans lesquels se noue et se déchire l'intensité de cette relation père-fille. Il y a des maladies qu'il est plus difficile d'excuser, celles qui confondent les âmes et maltraitent les êtres en font parties. La folie. Alors... La fille demande pardon à son père, avec cette sorte d'honnêteté troublante pour laquelle on souhaiterait lui donner tort. Elle lui fait un dernier adieu même si elle l'a déjà fait cent fois alors qu'il était encore en vie. De A comme Antonin Artaud à Z comme Zelig (Woody Allen, 1983), « Personne » est en somme une sorte de lettre aux mots brûlants, une troublante réalité qui se moque bien du temps, de l'espace, de l'absence - sans concession, sans pathos - une déclaration d'amour d'une fille pour son père pour laquelle la maladie ne peut rien empêcher, ne peut rien taire.

Laurence Caron

THÉÂTRE | ÉCRITURES

FRICTIONS

PORTAIT D'UN "MOUTON NOIR DE LA MÉLANCOLIE"

Jean-Pierre Han

16 janvier 2024

in [CRITIQUES](#)

Personne de Gwenaëlle Aubry. Adaptation de Sarah Karbasnikoff et Élisabeth Chailloux. Mise en scène d'Élisabeth Chailloux. Théâtre de la Ville décentralisé au Théâtre 14 à 20 heures (jeudi à 19 h et samedi à 16 h).
Tél. : 01 45 45 49 77. www.theatre14.fr



Sans doute est-ce un paradoxe de constater qu'à force de porter en soi une multitude d'autres figures, de masques, sa propre identité pour autant qu'elle a existé finisse par se dissoudre, au point de n'être plus rien et par devenir... personne ! C'est très exactement ce qui semble être arrivé au père de la romancière Gwenaëlle Aubry ; c'est

avec une belle justesse qu'elle a donc donné pour titre à son livre à lui consacré le terme de... *Personne* ! Un autre paradoxe voulant qu'à faire défiler dans une sorte d'infamie sarabande toutes ces « autres » figures incluses dans le strict carcan d'un abécédaire, Gwenaëlle Aubry parvient, sinon à dessiner, du moins à capter des éléments de la très complexe personnalité de son père bipolaire, tout en respectant ses vœux émis dans un manuscrit organisé en chapitres qu'il a laissé après sa disparition avec cette demande expresse : « À romancer ». Ce qu'exécutera à sa manière la jeune femme en 2009.

Il y a dans la réussite du livre, dans cette sorte de mise en abyme de la vie du père, dans cette délicate tentative qui refuse toute les « facilités » du récit intimiste, du roman familial, de l'autofiction comme du témoignage ou autres catégories « littéraires » convenues, quelque chose de fascinant. Roman abécédaire, en éclats, qui décline donc en vingt-six stations – et dont l'importance ne réside peut-être pas tant dans les figures des personnages évoqués, ou dans la définition de certains mots, de la lettre A (Artaud) à la lettre Z (Zelig), en passant par les autres lettres de l'alphabet comme le B (James Bond), le H (Dustin Hoffman) ou le L (Jean-Pierre Léaud), etc. – la spirale d'une impossibilité à adhérer à la moindre parcelle de réalité. C'est une étrange et heureuse coïncidence si la ronde alphabétique du roman comme du spectacle débute avec Artaud et ses propos sur la folie. Car c'est bien de cela dont il est question, de folie, celle d'une « vie pleine de trous » comme disait l'écrivain Paul Bowles recueillant les propos du marocain Driss Ben Hamed Charhadi...

On comprend aisément que la comédienne Sarah Karbasnikoff ait été interpellée par l'écriture et le dispositif mis en place par Gwenaëlle Aubry. Rien d'étonnant si elle s'est attelée à l'adaptation du texte pour la scène en collaboration avec Élisabeth Chailloux dont toute la longue carrière atteste de sa capacité à saisir les enjeux des écritures les plus subtiles dans son travail de mise en scène et de direction d'acteur. Elle ne faillit pas ici à sa réputation, dirigeant avec doigté Sarah Karbaniskoff épaulé par le chorégraphe Thierry Thiêu Niang. Autant dire que dans cette délicate partition rien n'est laissé au hasard et la comédienne dans le « vide » de la scène, structurée par Aurélie Thomas et que deux écrans (terme à prendre dans tous ses sens, à fois toile accueillant des images et cache) viennent construire une figure mentale au milieu de cartons et de feuillets de manuscrit comme laissés à l'abandon, Sarah Karbaniskoff parvient à tirer le meilleur de son propre personnage.

Photo : © Nadège Le Lezec

"Personne"... Quelqu'un, plusieurs, la quête de la personnalité d'un père aux multiples visages

C'est un dialogue post-mortem. Un possible questionnement d'une fille pour son père disparu. Disparu tellement, tellement de fois différemment. Disparu de son vivant et disparu après son vivant. Disparu dans d'étranges contrées. Des pays mentaux, des défroques, des personnages où ce père tentait sans cesse des escapades imaginaires, se prenant pour espion, clown ou autre. Se prenant pour quelqu'un en quelque sorte. Et d'autres disparitions encore moins oniriques, mais bien concrètes dans la rue, devenant SDF, dans les sections psychiatriques, devenant patient.



© Nadège Le Lezec.

Sur scène, Sarah Karbasnikoff incarne cette fille largement adulte, le dos ployant sous le poids d'un héritage hétéroclite : un recueil de textes, de phrases, de pensées et surtout une sorte de carnet, un manuscrit intitulé "Le mouton noir mélancolique" avec l'indication : "À romancer". Comme une injonction. Une façon de prolonger la vie et de la rendre autre que ce qu'elle a été. Car, dans ces feuillets méticuleusement rangés, c'est bien quelque chose d'intime dont ce père a laissé des traces.

Ce sont une rage, une colère, une déroute, tout cela mêlé et plus encore dans ces écrits découverts après sa mort. Mais on y trouve surtout l'intérieur d'une âme aussi tournoyant qu'une boule à facettes, si totalement opposé à l'existence extérieure de cet homme. Un avocat, un maître de conférences en université, issu d'une famille bourgeoise rigoriste, presque caricaturale, un notable, un intellectuel, conventionnel, marié avec femme rencontrée en enfance, père de deux filles et fou.

Elle mettra des années à pouvoir apposer qualifié ce père de ce mot malgré les séjours en hôpitaux psychiatriques, ces affabulations qui le mènent à se prendre pour un héros, qui le mènent en taule, qui le mènent au bord de la Seine pour s'y jeter. C'est ce long apprentissage, ce lent retour en arrière que le texte de Gwenaëlle Aubry raconte, ce besoin d'entendre mieux ce père, ses dérives, ses blessures, ses ruptures fracassantes avec le monde bourgeois qu'il honnit pour rejoindre une humanité humiliée certes, mais plus libre que l'esprit catholique aux œillères si fermées qu'elles rendent aveugles.

Sarah Karbasnikoff investit les deux rôles, alterne la parole du disparu avec celle de sa fille. D'un carton comme malle à souvenirs, elle extrait les objets qui la transportent d'époque en époque. Les phrases écrites par le père s'inscrivent sur l'un des deux vastes écrans qui forment le fond de scène tandis qu'elle les profère. Comme si l'encre passait le cordon filiale, comme s'il fallait qu'elle dise ces

mots pour les rentrer en elle-même, les manger. Les pensées profondes alternent avec les délirantes, les affabulations farfelues, les révoltes contre l'ordre des gens normaux.

Une totale pureté se dégage de ce spectacle, une élégance diaphane. La scénographie découpe l'espace en deux rectangles précis, symétriques, symboles de la bipolarité qui ne cesse de roder dans les mots. Ils seront les écrans sur lesquels s'évoquent, en vidéo ou en texte, les thèmes de cet abécédaire. En transparence, loin, la réalité sous la forme d'un lit, celui où l'on a retrouvé le corps de ce père. Ils sont aussi comme un livre ouvert, recueil des rêveries et des imaginaires. Une scénographie signée Aurélie Thomas.

La bande son, elle aussi, est très pure. Elle intervient par moment et s'échappe. Ce sont des notes de guitare qui naissent et s'envolent, mélodies, et puis une fanfare lointaine et douce et d'autres apparitions qui ne font que suspendre quelques instants l'histoire. Une création de Madame Miniature.

La lumière d'Olivier Oudiou joue du chaud et du froid, projette parfois une ombre double sur les écrans, plaque des figures géométriques au sol qui accompagnent la volonté de mettre en ordre pensées et sentiments que ne cesse de dissiper l'histoire.

La mise en scène d'Élisabeth Chailloux donne à sa comédienne un parcours très précis. Des traversées, un jeu avec un micro pour incarner la parole du père, des costumes et des accessoires lui permettent de donner rythme et vie à son personnage. Touchant personnage dont on ne sait si la part d'hommage, la part d'incompréhension ou la part de regrets dominant les autres.

"À romancer : telle est l'injonction sous laquelle s'est écrit "Personne". Ces mots impérieux et opaques figuraient sur un manuscrit trouvé à la mort de mon père : des feuillets organisés en chapitres, numérotés, rangés dans une chemise bleue où se lisait, outre ces mots, un titre - "Le mouton noir mélancolique". Un manuscrit, donc, un "livre", disait mon père quand il m'en parlait, un livre qu'il souhaitait voir publié, pas un cahier ni un journal intime... Ce travail, il allait falloir le mener, en même temps que celui du deuil", extrait du texte "À romancer" de Gwenaëlle Aubry.

Ce sont chacun de ces éléments qui donnent à ce spectacle un aspect mélodieux, cristallin, délicat et cette urgence à dire le trouble que l'on ressent face à la liberté et l'enfermement de la folie.

"Personne"

© Nadège Le Lezec.

Texte : Gwenaëlle Aubry.

Adaptation : Sarah Karbasnikoff en collaboration avec Élisabeth Chailloux.

Mise en scène : Élisabeth Chailloux en collaboration avec Sarah Karbasnikoff.

Avec : Sarah Karbasnikoff et la voix de Frédéric Cherbœuf.

Collaboration artistique : Thierry Thieû Niang.

Scénographie : Aurélie Thomas.

Lumières : Olivier Oudiou.

Son : Madame Miniature.

Costumes : Dominique Rocher.

Video : Michaël Dusautoy.

Régie générale : Simon Desplebin.

Tout public à partir de 12 ans.

Durée : 1 h 20.

En partenariat avec le Théâtre de la Ville.

Du 9 au 27 janvier 2024.

Mardi, mercredi et vendredi à 20 h, jeudi à 19 h, samedi à 16 h.

Théâtre 14, Paris 14e, 01 45 45 49 77.

>> theatre14.fr

Bruno Fourniès

Mardi 16 Janvier 2024

ZONE CRITIQUE

Personne, d'Elisabeth Chailloux : les mots d'un mort

Posted by [Milène Lang](#) on vendredi, janvier 19, 2024 · [Leave a Comment](#)



Personne ©Nadège Le Lezec

Dans *Personne*, son nouveau spectacle qu'elle présente au Théâtre 14 du 9 au 27 janvier 2024, Elisabeth Chailloux livre une adaptation épurée et profonde du roman du même nom de Gwenaëlle Aubry, prix Femina 2009. Sarah Karbasnikoff, qui en signe l'adaptation scénique et qui se livre à un seule en scène magistral fait résonner la voix de cette femme à qui le père disparu a laissé un manuscrit, « Le mouton noir mélancolique », avec pour seule consigne de le « romancer ». Elisabeth Chailloux en fait une pièce sur le pouvoir invocatoire de la parole, la force des mots et la nécessité du silence.

Sur le plateau, deux énormes toiles blanches tendues figurent deux pages blanches d'un livre sur lequel s'écrivent les phrases mélancoliques de ce père, François-Xavier Aubry, éminent avocat, illustre professeur à l'ENA et en école de commerce, rongé par un trouble bipolaire qui le précipite soudain dans l'ombre de soi-même et dans les noirceurs de son âme. Cet homme, à l'identité lumineuse et flamboyante, n'est alors finalement personne : il est un costume vide, comme celui qui est posé sur la scène au début du spectacle, avant que Sarah Karbasnikoff vienne en enfiler la veste grise, cette couleur qui n'est ni tout à fait du noir, ni totalement du blanc, comme pour signifier cet entre-deux que devient la pièce, cette rencontre qu'elle facilite. La comédienne alterne ainsi entre la parole du père et celle de la fille, qui s'entrechoquent, s'entremêlent et s'entrevoient.

La voix et le corps de personne

Le travail d'Elisabeth Chailloux épouse avec intelligence et finesse ce qui fait le cœur du roman-abécédaire de Gwenaëlle Aubry autant que les réflexions philosophiques de cette dernière autour du sujet et de l'ontologie moderne. Atteint d'un trouble psychiatrique, le père de l'auteure confirme pour ainsi dire l'idée que l'identité comme *dunamis*, comme puissance déjà-là, n'existe pas, à la différence de ce que pouvait affirmer Aristote. La voix, c'est-à-dire ce récit de soi que l'on invente pour autrui (et pour soi-même), devient un masque, une possibilité de s'incarner dans un nouveau Moi, dans des personnages divers, comme ceux qui ponctuent le roman structuré comme un abécédaire et dont Sarah Karbasnikoff a commencé à élaborer, pendant le confinement, la version scénique qu'elle signe pour le spectacle.

En incarnant la fille, qui revient, non sans douleur et avec une certaine mélancolie, sur ce père qui semble si souvent et de plus en plus lui avoir échappé, et en donnant corps, par un travail précieux et impressionnant sur sa voix, aux incarnations différentes du père qui s'était rêvé autre, Sarah Karbasnikoff donne à entendre la tristesse comme la détresse d'un deuil complexe et douloureux. Comment cultiver le souvenir d'un père qui a incarné tant de personnages avant de laisser toujours plus de place à son « mouton noir mélancolique » ? Comment honorer la mémoire de personne ? Le texte est d'une intensité grave, mais le jeu ambivalent et oxymorique de Sarah Karbasnikoff ajoute une tendresse palpable à la complexité des relations filiales, quand l'amour ne suffit pas toujours pour tout comprendre, tout expliquer ni empêcher de souffrir.

Les maux de la mémoire

Elisabeth Chailloux reprend la structure du roman original, tout en supprimant des parties et en livrant un spectacle rythmé, donnant littéralement une place aux mots des différentes entrées de l'abécédaire qui se succèdent et sont projetés, en blanc et sur les toiles dressées devenues noires, comme le négatif d'une photographie, comme l'envers du décor et comme l'autre face de la médaille, celle de l'impossible identité immuable et figée. Jouant sur les typographies autant que sur les voix, le texte du père et l'expression de sa noirceur résonnent dans ce micro dans lequel Sarah Karbasnikoff murmure un rôle mélancolique et statique, qui donne à voir la part d'ombre de l'homme, celle que nous avons tous en nous mais que le trouble bipolaire de ce père exacerbe.

Dans ce spectacle se lisent ainsi les sensibilités différentes de la metteuse en scène et de la comédienne qui ont confié avoir été respectivement émues par le père et la fille.

Dans ce spectacle se lisent ainsi les sensibilités différentes de la metteuse en scène et de la comédienne qui ont confié, lors d'une rencontre organisée le mercredi 10 janvier 2024 par la DAAC du rectorat de Créteil, en présence de Marielle Vannier, conseillère Théâtre et arts de la marionnette à la DAAC, de Mathieu Touzé, directeur du Théâtre 14, de Dominique Dani, responsable des développements extérieurs au Théâtre 14, et de Basilia Mannoni, responsable des publics jeunes au Théâtre de la Ville, avoir été respectivement émues par le père et la fille. La mise en scène d'Elisabeth Chailloux et le jeu de Sarah Karbasnikoff se conjuguent ainsi dans une création équilibrée, subtile et à l'émotion palpable. Dans la salle du Théâtre 14, le public est happé par l'avancée des lettres de l'alphabet qui sonne comme le compte-à-rebours contre lequel Gwenaëlle Aubry semblait déjà lutter : celui de la disparition et de la mort, ce moment où finalement tout le monde devient personne et où la mémoire façonne dans les souvenirs des visages toujours nouveaux pour masquer le néant qui surgit et où elle brasse des images qu'elle recompose, comme les extraits de films projetés sur les toiles blanches du plateau. La mémoire tisse ainsi, comme Pénélope attendant Ulysse, le plus rusé des « personne » autoproclamés, un texte polyphonique où absence, silence et vide se répondent et se combinent dans le dialogue ultime d'une fille avec son père.

- *Personne*, au Théâtre 14 du 9 au 27 janvier 2024. D'après le texte de Gwenaëlle Aubry, adapté et mis en scène par Sarah Karbasnikoff et Elisabeth Chailloux.

Production : Théâtre de la Balance, Cie conventionnée DRAC Île-de-France – Ministère de la Culture

Coproduction : Théâtre de la Ville – Paris
Coréalisation : Théâtre 14

En partenariat avec le Théâtre de la Ville – Paris